

Le Grand Conseil donne un nouvel élan au futur **réseau ferroviaire**

Genève, page 7

Que fait le recteur de l'**Université**? Yves Flückiger dévoile son agenda

Genève, page 4

Bande dessinée Un auteur genevois remporte le Fauve d'or à Angoulême

Culture, page 17

DANS CE NUMÉRO, NOTRE PAGE SPÉCIALE **Bons plans**

Tribune de Genève

Professeuse de vaccinologie, **Claire-Anne Siegrist** a connu une carrière hospitalo-universitaire hors du commun. Elle se confie avant de quitter les HUG.

Pages 2 et 3

MAGALI GIRARDIN



Le média genevois. Depuis 1879 | www.tdg.ch | LENA — LEADING EUROPEAN — NEWSPAPER ALLIANCE

Fonds russes: un gros client d'UBS dérange

Jusqu'au début de la guerre en Ukraine, la banque gérait 700 millions de dollars pour **Roman Abramovitch**.

Des lettres d'une société de conseil qui aide des **clients richissimes** à cacher leur fortune ont été envoyées à UBS.

Selon **notre enquête**, l'oligarque russe a été sanctionné quelques jours après cet échange de documents. **Page 11**

L'éditorial

Servette et son public: la promesse

Daniel Visentini
Sport Center



Quelque 15'000 spectateurs présents à la Praille, c'est une promesse. C'est la preuve qu'en plein hiver, Servette peut attirer du monde dans son enceinte. À la veille de l'anniversaire des 20 ans du Stade de Genève, l'enseignement est aussi une responsabilité. Double.

Elle concerne d'abord Servette. Jouer les premiers rôles, c'est fidéliser un public. Lui offrir une victoire contre Sion, l'ennemi intime, c'est encore mieux. Ce dimanche, face aux Valaisans (2-2), il y a eu le mélange des deux, d'abord: du jeu, des buts, et une victoire promise. C'est le malheur des Grenat que d'avoir laissé échapper ce succès de prestige.

La deuxième responsabilité occupe le public. Par-delà la frustration de ce nul concédé si bêtement face aux Sédunois, il y a aussi une promesse que les supporters peuvent tenir: revenir au stade. Avec près de 15'000 spectateurs, la Praille a vécu un beau moment, des émotions, une immense frustration sans doute, mais le Stade de Genève était en vie. N'étaient les débordements stupides des supporters valaisans, avec leurs pétards et autres fusées, il y a eu un instant fort, qui doit en appeler d'autres.

Servette doit être cette équipe qui continue sur le chemin qu'elle s'est tracé pour 2023: rester en haut du classement, insister sur sa volonté de jeu, qui a trop fait défaut en ce début de saison, malgré les excellents résultats. C'est sa part du marché.

Celle des spectateurs, c'est d'y être sensibles. De répondre présent, plus régulièrement, plus souvent. Par ruissellement, une vertu entraîne l'autre, si le club grandit, le public aussi. Il y a peut-être une part d'utopie dans cette idée conjointe, qui doit les lier l'un à l'autre. Mais ce Servette, sain sportivement et financièrement, le mérite. Et ce stade, mal né il y a vingt ans, aussi. **Page 10**

Servette n'a joué qu'une mi-temps contre Sion



Football Face à des Sédunois transparents, les Grenat se dirigeaient vers une victoire facile, dimanche après-midi à la Praille. Avant la pause, Chris Bédia (photo) avait déjà battu par deux fois le portier valaisan Heinz Lindner. Mieux, les visiteurs étaient réduits à dix dès la 41^e minute. Et puis, Servette a oublié de jouer. Et surtout de marquer, laissant la porte ouverte à un FC Sion qui n'en demandait pas tant. Au final, un nul frustrant pour les Genevois, qui ne peuvent s'en prendre qu'à eux-mêmes. Mais tout n'était pas à jeter dans ce derby romand. Récit. **Page 10** BASTIEN GALLAY / GALLAYPHOTO



Histoires de porcs, de sucre et d'antalgiques

Chronique économique

Marian Stepczynski



Il y aurait, paraît-il, 50'000 cochons de trop en Suisse. On pense aussitôt aux affaires des éleveurs, obligés de congeler les carcasses qu'ils ne parviennent à vendre. Mais cela renvoie aussi au théorème du cycle du porc, infligé aux étudiants de première année en économie. Pour rappel*, les fluctuations du prix du porc s'expliquent en bonne partie par les variations des quantités produites, qui dépendent à leur tour des prévisions établies par les éleveurs quant à l'évolution future des prix.

En gros, la séquence est la suivante: une hausse des cours, déclenchée par une augmentation de la demande, entraîne, avec un certain décalage (le temps d'engraisser davantage de cochons), un relèvement des quantités offertes qui arrivent sur le marché après que la demande, découragée par les prix plus élevés, s'en soit détournée.

Du coup, les cours retombent, conduisant nombre d'éleveurs à abandonner leur activité ou réduire leur cheptel, alors que la demande, vu les prix plus bas, repart à la hausse, et ainsi de suite. Nous serions donc, en Suisse comme ailleurs, au creux du cycle, avec la certitude qu'un jour les prix repartiront à la hausse. En France d'ailleurs, sur le marché du porc breton, le mouvement est déjà amorcé, puisque les cours ont de nouveau franchi les 2 euros.

Éloigné de celui du cochon mais tout aussi instructif, il y a ce qu'on pourrait appeler le cycle du sucre. Les fluctuations de cours y sont également importantes, pour des raisons un peu plus complexes, liées à des effets de substitution. Au Brésil, premier exportateur devant l'Inde, la production de sucre (de canne) dépend en bonne partie des variations du prix de l'éthanol qu'il sert aussi à produire.

Lorsque les prix pétroliers sont élevés, les producteurs de sucre sont incités à transformer leur récolte en éthanol, ce qui réduit les quantités disponibles sur le marché et en fait monter les cours. Quand ceux-ci baissent,

les prix du pétrole rendent la production d'éthanol à partir du sucre moins intéressante (laquelle peut également, voire concurremment, dépendre des cours du maïs qui sert aussi à en produire).

En Suisse, c'est de la betterave sucrière que dépend l'offre indigène. Sur ce marché domestique très protégé, ce sont moins les cours mondiaux que le prix des intrants (énergie, engrais) et les parasites infectant la plante qui diminuent le rendement des cultures et découragent les betteraviers.

Sucre Suisse, la faitière des fabricants, s'inspire néanmoins du marché mondial pour ajouter aux paiements directs de la Confédération un relèvement (8 francs par tonne, soit +16%) du prix d'achat des récoltes. En

«Lorsque les prix pétroliers sont élevés, les producteurs de sucre sont incités à transformer leur récolte en éthanol.»

attendant que les surfaces réaugmentent et que la production redécolle, les prix se sont envolés, moins toutefois que chez nos voisins, où la hausse frise les 40%.

Il y a, enfin, la pénurie, inégalement répartie mais partout soulagée, d'ibuprofène et autres antalgiques, jusqu'aux plus puissants d'entre eux, les opioïdes, qui commencent à manquer dans les hôpitaux. Les hausses de prix sont là brutales pour certaines spécialités avancées, moins marquées pour la plupart des médicaments à prix réglementés, mais cela pourrait venir, car la demande, de plus en plus forte à l'échelle mondiale, dépasse furieusement une production ralentie pour toutes les raisons que l'on connaît (Covid, Chine, Ukraine, etc.). C'est ainsi que les ballets de l'offre et de la demande continuent de faire valser le monde.

* Lire la «Tribune de Genève» du 27 décembre 2015

www.tdg.ch

Salon de l'auto

● On l'attend en 2024

Après une édition 2023 au Qatar, la manifestation organisée sous le label Geneva International Motor Show pourrait revenir à Palexpo. Nos informations sur ce dossier.



Misogynie

● En mode «incel»

S'intéresser aux explications de Josselin Tricou, sociologue à l'Université de Lausanne, sur les risques pour certains hommes de prendre au sérieux un influenceur «incel» comme Andrew Tate.



Environnement

● La culture y pense

Lire notre dossier sur les économies d'énergie et la lutte contre le gaspillage menée par nos musées, théâtres et orchestres. Le festival Geneva Lux donne le ton actuellement.



Claire-Anne Siegrist quitte les HUG

«Je m'inquiète po

La professeure de vaccinologie a acquis un renom internati

Sophie Davaris

«Je vis une drôle de semaine, glisse-t-elle en début d'entretien. Je fais plein de choses pour la dernière fois.» Ce mardi, la professeure de médecine Claire-Anne Siegrist, 65 ans, donnera sa leçon d'adieu et mettra un terme à sa carrière hospitalo-universitaire. Avant de se retirer aussi de la scène médiatique, elle revient sur son parcours peu commun.

Pédiatre, infectiologue, immunologue et vaccinologue, la Genevoise a fondé puis dirigé la Commission fédérale pour les vaccinations (2004-2014). Elle a conseillé le gouvernement britannique (2008-2016). Experte à l'OMS, elle a participé à émettre des recommandations vaccinales pour tous les pays. Et, en 2015, dirigé l'essai clinique d'un vaccin contre le virus Ebola. En répondant toujours avec patience et une grande clarté aux questions de ses pairs (par le réseau d'experts Infovac) et des médias.

En brochant son CV à grande vitesse, elle précise: «Ne faites pas de moi une grosse tête, s'il vous plaît, j'ai toujours voulu garder la tête près du cœur.» Du reste, elle ne se souvient guère des récompenses (elle ne cite pas sa Légion d'honneur) mais préfère évoquer les mots de remerciements de ses collaborateurs. Surtout, elle se réjouit de poursuivre ses rêves d'enfance - «sauver des bébés» - en rejoignant la Clinique de Carouge, où elle accompagnera des enfants, des adolescents et des jeunes adultes avec l'hypnose. Entretien.

Trois ans après son apparition, diriez-vous que nous avons gagné la bataille contre le Covid?

Oui! Nous sommes sortis du fameux tunnel. La population a acquis une immunité importante et le plus probable est que le Covid-19 rejoigne les autres coronavirus endémiques chez l'humain.

Cette immunité est-elle due au vaccin ou à la maladie?

Aux deux. L'infection a beaucoup contribué à développer l'immunité. Tout le monde n'a pas voulu se faire vacciner, et c'est tout à fait OK. De son côté, le virus a évolué. Celui qui circule de nos jours n'est qu'un cousin très éloigné de celui de 2020.

Les vaccins ont fait ce que l'on attendait d'eux: protéger les plus fragiles, vaccinés en premier. Cela laissait une grande partie de la population non immunisée. Puis les virus sont devenus si contagieux que le plus grand nombre les a attrapés. Nous ne sommes pas au bout de nos surprises, mais je suis convaincue que le pire est derrière et que les restrictions de liberté ne seront plus nécessaires. Bien sûr, le Covid reste une menace pour les plus fragiles. C'est un virus supplémentaire, comme la grippe.

Sauf que ses complications peuvent durer des semaines, ou des mois.

En effet, on a malheureusement encore à apprendre des complications du Covid. L'attraper plusieurs fois pourrait le rendre plus grave, ce qui semble paradoxal. Mais nous sommes passés à un stade où les précautions n'ont



«La Suisse commet les mêmes erreurs que la France: restreindre la formation, appauvrir les hôpitaux, limiter l'accès à l'installation des généralistes en hurlant que les Urgences sont débordées.»

Claire-Anne Siegrist

plus à être collectives et deviennent individuelles.

Peut-on dire, comme l'OMS, que le vaccin a sauvé près de 20 millions de vies?

Je n'en sais rien. On est mauvais pour compter. Pendant un temps, les hôpitaux ne différencient pas les patients hospitalisés à cause du Covid de ceux venus pour d'autres raisons chez qui on diagnostiquait en parallèle le Covid. On a encore moins d'informations pour les personnes malades à domicile.

Les chiffres sont donc à prendre à la louche. Nous les aurons probablement dans dix ans. Soyons modestes et prudents. Mais il est sûr qu'on a vu une corrélation inverse entre le taux de vaccination et les taux d'hospitalisation et de mortalité.

Le vaccin a été accueilli avec beaucoup de scepticisme par une frange importante de la population. Comment l'expliquer?

Plusieurs facteurs ont joué. Pour chaque vaccin, on accuse l'industrie de tirer les ficelles et de faire des profits. Il est tout à fait vrai que les firmes pharmaceutiques ont fait un argent fou alors que ce sont les contribuables, en particu-

lier les Américains, qui ont soutenu la recherche.

Il y a aussi eu une méfiance envers une découverte qui a eu l'air d'arriver trop vite. Les gens ignoraient que l'on travaillait depuis dix ans sur les vaccins à ARN. Il y a eu la crainte d'une manipulation génétique, alors que le vaccin n'a fait que mimer le mécanisme de n'importe quelle infection virale.

Enfin, il y a eu les restrictions de liberté. Notre pays n'a jamais brandi l'idée d'une obligation vaccinale, mais certains lieux n'étaient accessibles qu'aux personnes vaccinées ou négatives. Dans un contexte de défiance croissante envers toute autorité, cela a contribué à rendre le vaccin suspect.

Pourquoi se méfie-t-on tant du discours scientifique aujourd'hui?

Mai 68 et internet sont passés par là. On a déboulonné les statues et démocratisé l'accès à l'information, ce qui est très bien. Chacun a accès - ou croit avoir accès - à la connaissance. Durant le Covid, la multiplication des experts m'a assez ahuri. En moyenne, dans chaque ville universitaire de Suisse, vous avez une à trois personnes qui connaissent bien les vaccinations. Mais tout à coup, il y en a eu des dizaines.

ur l'avenir des soignants»

onal. Au moment de partir, elle évoque surtout l'importance des relations humaines.



Évolutions

Enfant, Claire-Anne Siegrist voulait «sauver des bébés». Une maladie l'ayant éloignée de ce rêve, elle est devenue une spécialiste mondiale en vaccinologie. Dès novembre 2014 (en haut à droite) elle dirige les essais cliniques, aux HUG, du vaccin contre le virus Ebola. En janvier 2017, elle accepte de se faire hypnotiser en public par la D^{re} Adriana Wolff. Elle fait entrer la pratique aux HUG. MAGALI GIRARDIN/GEORGES CABRERA/OLIVIER VOGELSANG

Des personnes sortaient de leur laboratoire pour dire des choses intéressantes, mais sans avoir les connexions avec les autres domaines. Certaines positions étaient très tranchées. La science a donc contribué à se décrédibiliser elle-même. Il aurait fallu être plus prudents. Mais cette méfiance envers la médecine et la science vaut pour tout le reste. La crise énergétique, le climat, la guerre. Plus personne ne fait confiance à personne.

Comment restaurer la confiance?

Il faudrait renforcer le lien social entre les générations, les professions, les niveaux socio-économiques, les groupes d'amis, les familles. Ce lien a explosé. Nous vivons l'ère du moi d'abord. Chacun veut bénéficier des antennes 5G ou des éoliennes, mais personne n'en veut près de chez soi. Sociologiquement, je crois que nous n'avons pas fini d'apprendre sur ce qui s'est passé durant le Covid.

Sur le plan de la santé, il me semble qu'on ne pourra reconstruire la santé publique qu'avec les médecins de premier recours. Car plus personne ne croit quelqu'un qu'il ne connaît pas, qu'il imagine soumis à plein

d'influences. Moi la première! Pour savoir ce qui est le mieux pour soi, chacun a besoin d'intermédiaires. L'avenir de la médecine, ce sont ces intermédiaires. Comment les garder, les valoriser? Cela me préoccupe beaucoup.

Les jeunes médecins sont-ils démotivés?

Pas du tout. Ils ont des étoiles dans les yeux. Leur enthousiasme est incroyable. Mais ils se font broyer par le système qui les bloque: les coûts de la santé qui augmentent, les préoccupations budgétaires qui l'emportent sur la qualité de vie et maintenant les obstacles à l'installation. On devrait se donner les moyens de garder les gens chez eux puis les prendre en charge à l'hôpital seulement quand ils doivent vraiment s'y rendre.

Tous les soignants ont choisis ces métiers car ils ont à cœur d'aider. Ils s'en retirent car ils ne peuvent plus le faire. La durée de vie professionnelle d'une infirmière à l'hôpital est de trois à cinq ans environ! Il y a tout à faire pour garder les soignants dans le système de soins, en permettant un meilleur équilibre entre métier et vie privée.

Que faudrait-il faire?

Je ne jette pas la pierre aux politiques, mais je m'inquiète vraiment du devenir des soins dans une société de plus en plus âgée, qui vit plus longtemps avec des problèmes de santé. Une société où les possibilités de soins explosent mais où tout le monde n'a pas le même accès aux soins. Ces inégalités sont insupportables.

Même en Suisse?

La Suisse n'est pas préservée. Elle commet les mêmes erreurs que la France: restreindre la formation, appauvrir les hôpitaux, limiter l'accès à l'installation des généralistes en hurlant que les Urgences sont débordées.

Les hôpitaux ne sont pas équipés pour l'avenir?

Ce qui me préoccupe, ce ne sont pas les nouvelles techniques ou les nouvelles machines: elles profitent toujours à certains et donc vont être développées et utilisées. Mais sur le plan humain, il y a énormément à faire pour remettre le patient au centre et permettre aux médecins et soignants d'en être plus proches. Cela implique des dotations de postes qu'un État en mode «économie» a de la peine à accorder.

Maintes fois attaquée par les antivaccins, vous avez continué inlassablement à répondre aux questions. Comment faites-vous pour rester imperturbable?

Je suis atteinte par les critiques, je reçois des e-mails d'injures après chaque interview. Je les lis avec toute l'empathie dont je suis capable, mais j'ai cessé d'y répondre. Pendant la pandémie, j'ai pris le temps de répondre à un nombre incalculable de personnes.

Pourquoi? Peut-être parce que je me sens investie d'une sorte de mission, de responsabilités. J'ai la chance d'avoir accès à des connaissances, c'est un privilège. Et j'estime qu'il faut partager ses privilèges. Par ailleurs, la vie m'a appris que l'on se renforce à travers les difficultés.

Scientifique, vous avez été conquise par l'hypnose. N'est-ce pas étonnant?

C'est un cheminement personnel. Quand la maladie vous fait ressentir des douleurs insupportables, ça élargit vos horizons d'un coup. On m'aurait proposé des graines de perlimpinpin, je les aurais testées. Mais désormais l'hypnose est basée sur des données neuroscientifiques.

Des études cliniques ont montré son efficacité sur l'anxiété, le stress, les douleurs, les phobies, les insomnies, etc. En 2022, mon chef de clinique et moi-même avons effectué plus de 1000 consultations pédiatriques aux HUG. Les résultats sont bluffants.

Vous savez, mon plus grand défaut est la curiosité. Et aujourd'hui, j'ai le sentiment que les neurosciences en sont au même stade que l'immunologie il y a trente ans. On découvre que l'on n'est pas ce que l'on vit, mais que l'on vit ce que notre cerveau fait de nos perceptions. Si vous exposez différentes personnes aux mêmes stimuli, chacune vivra un moment différent. La réalité est ce que l'on en fait. Tout se passe dans la tête. Cela ouvre des possibilités infinies.

Tout le monde est-il apte à pratiquer l'hypnose?

C'est un peu comme le piano: chacun peut apprendre à jouer, mais ce n'est pas aussi facile pour tout le monde. Ceux qui réussissent le mieux sont ceux qui ont beaucoup d'imagination.

Cela fait cinq ans que j'accompagne des enfants, des adolescents et des collaborateurs des HUG. Je dirais qu'une personne sur vingt - pas du tout dans les res-

senti - n'y arrive pas ou difficilement. Il faut remplir deux conditions: avoir vraiment envie de changer quelque chose et trouver un accompagnant de confiance.

En ce qui me concerne, l'hypnose a changé ma vie. Elle a permis d'atténuer des douleurs insupportables, de me faire rester debout dans mon fauteuil (*ndlr: une polynévrite survenue en 2016 l'empêche de marcher*) et de traverser les épreuves avec beaucoup plus de ressources. Sans l'hypnose, je ne serais pas là où je suis aujourd'hui. Grâce à elle je reviens à la santé individuelle, ce que je voulais faire depuis le début.

Au début, vous vouliez «sauver des bébés»...

C'était mon rêve d'enfant. Mais une première maladie auto-immune m'a obligée à prendre des immunosuppresseurs pendant deux ans. Je risquais de perdre la vue. J'ai dû sortir des soins, bifurquer vers la santé publique et choisir la vaccinologie.

Vous ne vous êtes jamais découragée?

Si vous voulez savoir si j'ai pleuré des soirées entières sur mon canapé, oui. Le plus douloureux, c'est le sentiment d'injustice. De voir un parcours interrompu par la maladie. Je suis tombée dans des trous, comme tout le monde. Mais j'étais portée par une passion et j'ai la chance d'être résiliente.

Dans un milieu qui peut être très dur...

J'ai eu la chance d'évoluer dans des milieux très collégiaux. Avec le temps, on développe la sagesse de s'entourer de ceux avec qui on s'entend bien et on laisse les autres à distance. J'ai la chance de ne pas avoir eu à souffrir d'être une femme. À aucun moment cela ne m'a empêché de passer d'une étape à une autre. J'ai été beaucoup aidée par des hommes et des femmes.

Aujourd'hui, je ne ressens que de la gratitude, malgré tous les moments difficiles. Et la relève est là. Je passe le relais à une équipe de jeunes médecins et chercheurs très compétents et surtout dont les yeux brillent d'enthousiasme: c'est l'essentiel.

Votre meilleur souvenir?

C'est difficile. Ce que je garde, ce qui m'a touchée, n'est pas corrélé à la reconnaissance sociale. Quand je repense au chemin, je n'ai par exemple pas de souvenir de ma nomination de professeur d'université. Mais je me souviens de mon premier collègue des professeurs où l'on discutait ensemble de la vie de la faculté.

Le point d'orgue aura sans doute été le développement du vaccin Ebola. Apprendre qu'il était 100% efficace après ce qu'il nous avait coûté comme effort et comme fatigue - avec des essais stoppés temporairement à cause des effets secondaires - était un moment très fort. Nous avons pu amener ce vaccin en Afrique en huit mois.

Mais bien plus forts ont été les moments relationnels avec mes collaborateurs. Les mots que les uns et les autres m'adressent me donnent les larmes aux yeux. Enfin plus que les prix ou les diplômes, cela vit en soi éternellement.